

Compte-rendu Culture tzigane et Rom, transmission, intégration, exclusion.
Stage regards croisés : cultures Roms et tziganes.
2 décembre 2015 15h30-17h. DAAC GRENOBLE Musée Dauphinois.

Guy Cherqui : Quels sont les points intéressants et les problèmes dans l'exposition que présente le Musée dauphinois « Six siècles de présence en Isère. Tziganes. La vie de bohème ? ».

Nara Ritz : Le musée est un lieu qui est pertinent et le titre interrogatif judicieux : le plus souvent on parle des Roms et des Tziganes sous l'angle exclusif de l'art et du folklore et rarement comme une entité sociologique et une question sociale. Ici le sujet est politique et social et peu culturel. On ne peut pas culturaliser les problèmes sociaux, comme je l'ai dit précédemment. Il faut des regards croisés sur la réalité sociale mais aussi avec des personnes qui se positionnent comme acteurs et non comme victimes. Le musée s'est appuyé sur les concernés ils ont été les co-constructeurs dans le cadre d'une dynamique coopérative, ils ont été des acteurs et pas des simples témoins comme d'habitude. L'exposition intervient sur les représentations et touche tout public et pas forcément des gens a priori intéressés par le sujet. Elle touche. Le problème, c'est notre capacité à remettre en cause ce que nous avons acquis pour sortir des stéréotypes, en faisant l'effort de lutter contre la simplicité à être des "autistes volontaires". On peut souhaiter davantage d'expression des diversités des concernés et poser également la question du droit (par exemple *les Roms et la loi* dans les pays de départ et en France, ou encore la législation des nomades). Ce qui serait pertinent, c'est que cette exposition soit nomade. Nomade et modulable en fonction des besoins.

Guy : La tendance à nier la pauvreté peut contribuer au rejet radical dans la société, y compris à l'école. Est-ce qu'il y a des permanences en dehors des clichés dans les cultures, comme des universaux chromatiques et des universaux culturels?

Iulia Hasdeu : Comment les catégories de genre, de classe, d'ethnicité s'articulent pour situer des individus et des communautés, c'est un des thèmes de mes recherches. Environ 40 % des Roms parlent la langue romani sur 12 millions de personnes ; on a en fait différentes catégories définies selon différents critères et principalement ces catégories sont désignées de l'extérieur. Or les catégorisations et les hiérarchies sociales internes sont plus importantes aux yeux des concernés. Ainsi la catégorie « Roms » telle que définie par les institutions européennes et le milieu associatif rom ne correspond pas toujours à la désignation interne « Roms », telle que vécue, pensée dans des situations concrètes d'interaction ou d'organisation sociales locales. Par ailleurs, ce terme n'a pas mis à l'abri de dérapage et de discrimination. La notion d'universaux culturels peut être fallacieuse. Sur ces 12 millions de personnes Roms, la tendance à aller vers une économie autonome (et non le salariat) fait sens. Les Roms se situent en périphérie par rapport au système politique, économique, social dominant. Mais ce ne sont pas des universaux à mes yeux, plutôt des tendances qui unifient ces groupes tout en préservant leur spécificité.

Nara : L'exemple du pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer montre à la fois une volonté de mise à l'écart et en même temps l'opportunité du développement économique grâce au voyageurs. Les aspects communs seraient à chercher dans les modes de vie plutôt que dans une culture ethnique : la culture ne survit que si elle est capable d'évoluer. Si je dois m'identifier, ce serait comme Sinto voyageur issu d'un mariage mixte entre un Sinto et une mère Rom (non issu des pays de l'est) d'une famille sédentaire. Cela signifie qu'il faut distinguer la culture ethnique de la culture du groupe familial. Il y a beaucoup de variables. Quel est le dénominateur commun avec des nomades éleveurs de rennes en Scandinavie ? Quel est le point commun dans les relations intra familiales avec des populations rurales du Vietnam ? On affuble de tous les maux la stratégie d'un groupe, or on a besoin d'un terrain d'entente et de cohésion pour communiquer. Je peux définir l'ethnie à laquelle je me sens appartenir à travers la nation où j'habite, la provenance, l'état d'habiter, le mode de vie (mobilité ou voyageur statique). Par seulement à travers mes origines. Encore plus quand il s'agit de justifier le fait d'être un "vrai", un "pur". La notion de pureté est toxique ; il faut écouter le sentiment d'appartenance, il faut conserver la liberté de signifier à quel niveau on se sent appartenir à un groupe.

Guy : Il s'agit donc de montrer la diversité des individus derrière une homogénéité mythique. Est-ce qu'on est à la fin de l'itinérance?

Iulia : Depuis 1912, on assigne la population vagabonde au fichage par le biais du carnet anthropométrique, devenu plus tard carnet de circulation : les itinérants sont assujettis à un type spécifique de contrôle; la catégorie récente *de gens du voyage* va de pair avec l'obsession de l'identité nationale, qui réifie la non-appartenance au territoire des itinérants et renvoie à un clivage entre les Manouches et les Roms de France d'un côté - leur droit étant transformé en privilège - face aux migrants arrivés plus récemment: les Roms de Kosovo, Bosnie, Bulgarie et Roumanie.

Nara : L'abandon de l'itinérance est un choix par défaut. Le contexte législatif est favorable à la fin de l'itinérance ; on cherche à sédentariser sur des espaces de voyageurs : en fait, on précarise.